

chose de grand et d'heureux chantait. Et l'humble enfant se réjouissait d'être pauvre, mal vêtue, souffreteuse, rebutée; elle était riche intérieurement : elle comprenait le grand mystère de la croix. Et ce n'est pas faire de la littérature que de le dire, mais de la vérité; car il est des heures où, au fond de soi, on saisit qu'il en est ainsi. Germaine avait l'essentiel; le reste n'est qu'accident. La sagesse, c'est de le comprendre; la sainteté, de le pratiquer.

Dans les longues journées méditatives de la bergerette, il y avait donc l'habitat divin que l'on porte en soi, quand on lui livre la place. Mais il y avait aussi le service de Dieu effectif par la pratique religieuse.

Chaque jour, l'enfant qui partait de grand matin à la tête de ses brebis et, malgré son bras infirme, portant sa provision de laine ou de lin, s'arrangeait pour avoir la Messe. On raconte qu'au son de la cloche, elle fichait en terre sa quenouille ou sa houlette. Et les brebis aussitôt de se grouper autour et de rester ainsi bien sages jusqu'à son retour. Aussi tous les artistes, y compris Ingres à Sapiac, n'ont-ils pas oublié la quenouille et la houlette emblématiques.

Pourtant, à la lisière de la forêt de Bouconne, se montraient beaucoup de loups. Nul n'a jamais dit qu'un loup eût enlevé un des moutons de Germaine. Instinctivement, près de l'enfant pure et simple, toute proche de Dieu et de la nature, peut-être sentaient-ils quelque chose qui les entravait? Il est arrivé à des saints d'arrêter ou d'appriivoiser, comme Adam sous la grâce de l'Eden, des animaux dangereux. Le loup même ne devint-il pas "frère Loup" pour le doux François d'Assise? Comme si la bonté de la grâce rejoignait celle de la nature primitive et la lui restituait.

De même que les animaux, les choses et les éléments, eux aussi, retrouvent parfois cet ordre premier.

Le Courbet, petit ruisseau bourbeux et aux mille courbes, s'étire à l'ordinaire paresseux et maigre. Chaque jour, Germaine le passait à gué, à un endroit que la tradition désigne. Mais viennent de grandes pluies, et voilà soudain un torrent impétueux, débordé, impossible à franchir. Or, un matin qu'il s'en allait gonflé, grondant, tournoyant sur lui-même, Germaine se rendit à la Messe. Des gens malintentionnés, comme il s'en trouve toujours, y attendaient "la bigote". Et voici que du même pas, les yeux baissés, continuant sa prière, Germaine entre dans le torrent. Comme sur la terre ferme, elle passe, sans se mouiller ni les habits ni les pieds. Les eaux s'ouvrirent devant elle, rapporté la tradition qui évoque plusieurs fois le même miracle, soit que Germaine marchât sur les eaux, soit qu'elle entrât dans le torrent. De ce jour, au village, on se gaussa un peu moins de "la bigote".

C'était là un signe de la hâte eucharistique qui pressait Germaine chaque jour. Grande et vraie dévotion qu'elle eut comme tous les saints avec celle de la Sainte Vierge. On dit qu'elle récitait souvent son chapelet, et qu'au son de l'*Angelus* elle tombait à genoux où qu'elle se trouvât, fût-ce dans le lit du ruisseau. Pour l'enfant à la foi simple, c'était, dans l'un et l'autre cas, un grand acte de ferveur et de ravissement. Du reste, ces deux pratiques mariales n'évoquent-elles pas le grand mystère de l'Incarnation, prélude de celui de la Rédemption? Et depuis un siècle, 1456 pour la généralisation de l'*Angelus*, 1470 pour l'établissement du rosaire, les chrétiens aimaient tant à redire les jolis mots de l'*Ave Maria*!

Mais qui aime veut répandre l'amour. Ainsi en fut-il pour Germaine. La jeune fille ignorante cherchait en son cœur et trouvait, assure-t-on, les mots qu'il fallait pour catéchiser les petits bergers. Sans phrases, puisant ses exemples dans le grand cadre de la nature, elle leur contait la belle histoire de Jésus et leur montrait comment faire pour se rapprocher de lui. Ainsi l'apostolat est-il, selon ses possibilités, à la portée de chacun.

Comme les saints aussi, elle aima les pauvres; comme les pauvres entre eux, elle se pencha sur de plus pauvres qu'elle. Pourtant elle n'avait rien d'autre que le morceau de pain emporté chaque matin. Ce morceau, elle trouvait moyen de le distribuer en grande partie. Sous ses doigts de sainte infirme se multipliait-il, comme ce fut pour d'autres saintes?

Toujours est-il qu'on jasa des libéralités de la pâture, si surveillée par tous, du fait même des colères de la marâtre. Un matin, celle-ci est avisée que la jeune fille emporte dans son tablier quelques croûtons. Aussitôt, armée d'un gourdin, elle se précipite sur ses pas, suivie de plusieurs habitants. On ouvre son tablier et l'on n'y trouve, en plein hiver, que trois ou quatre bouquets de fleurs. De ce jour-là, Germaine fut considérée comme une sainte à la maison et dans le village. Place lui fut faite au foyer, mais elle demanda à garder son étable.

C'était son triomphe, mais c'était aussi sa fin. Elle avait vingt-deux ans et s'en allait de faiblesse, selon la marche de sa lente maladie. Un soir, comme les autres soirs, sans aucun symptôme de plus, elle gagna son étable. Le matin, on la trouva morte sur son lit de sarments, endormie en prière...

Et deux religieux allant vers Pibrac, égarés par la nuit et ignorants du fait, racontèrent qu'en pleine obscurité, ils avaient vu des vierges toutes blanches partir de l'église, se diriger vers une ferme, et en repartir pour monter au ciel, escortant une autre vierge couronnée de fleurs. A leur arrivée à Pibrac, ils cherchèrent la ferme : c'était celle de Laurent Cousin. D'autres personnes auraient eu la même vision.